
Littérature et terrorisme : que dire de ces corps qui sombrent ?

Compte rendu de *Writing Terrorism*, sous la direction de Roger Célestin, Eliane DalMolin et Catherine Brun, *Contemporary French & Francophone Studies*, vol. 24, issue 4, 2020 et de *Figurer le terroriste. La littérature au défi*, sous la direction de Elara Bertho, Catherine Brun et Xavier Ganier, Karthala, « Lettres du Sud », 2021

Justine Huppe

**Electronic version**

URL: <https://journals.openedition.org/contextes/10204>
ISSN: 1783-094X

Publisher

Groupe de contact F.N.R.S. COnTEXTES

Brought to you by Université de Liège

**Electronic reference**

Justine Huppe, "Littérature et terrorisme : que dire de ces corps qui sombrent ?", *COnTEXTES* [Online], Notes de lecture, Online since 19 May 2021, connection on 20 May 2021. URL: <http://journals.openedition.org/contextes/10204>

This text was automatically generated on 20 May 2021.



COnTEXTES est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Littérature et terrorisme : que dire de ces corps qui sombrent ?

Compte rendu de *Writing Terrorism*, sous la direction de Roger Célestin, Eliane DalMolin et Catherine Brun, *Contemporary French & Francophone Studies*, vol. 24, issue 4, 2020 et de *Figurer le terroriste. La littérature au défi*, sous la direction de Elara Bertho, Catherine Brun et Xavier Ganier, Karthala, « Lettres du Sud », 2021

Justine Huppe

¹ En mars dernier, un ouvrage collectif dirigé par Elara Bertho, Catherine Brun et Xavier Garnier est sorti chez Karthala sous le titre *Figurer le terroriste. La littérature au défi*. La publication de ce livre suivait de quelques mois celle d'un numéro de la revue *Contemporary French & Francophone Studies*, consacré à un sujet proche – *Writing terrorism* – et dirigé par la même Catherine Brun, accompagnée cette fois de Roger Célestin et d'Eliane DalMolin. Si les chercheuses et chercheurs mobilisés dans ces deux volets d'études entretiennent des proximités évidentes (bon nombre des contributrices et contributeurs sont membres de l'équipe « Ecrire le 13-Novembre, écrire les terrorismes », animée par Catherine brun au sein de l'UMR THALIM de la Sorbonne Nouvelle¹), les deux publications se complètent au vu de leurs enjeux respectifs : là où la livraison de *Contemporary French & Francophone Studies* se concentre plus spécifiquement sur les pratiques littéraires autour des attentats de Paris de 2015, l'ouvrage publié chez Karthala s'intéresse quant à lui à un empan historique et géographique plus large, allant des prémisses de la guerre d'Algérie à la RAF allemande en passant par les luttes anticolonialistes en Guadeloupe, Martinique et Guyane, ou encore par la période d'activité du terrorisme basque en France.

² Le terrorisme islamiste occupe une large place parmi les textes étudiés, lui qui selon Jean Baudrillard aurait, aux lendemains des attentats du 11 septembre 2001, ouvert l'ère inédite d'un terrorisme globalisé². Il n'empêche que les coups de sonde opérés dans des réalités *a priori* très éloignées d'une quelconque guerre sainte offrent un heureux éclairage sur la qualification nébuleuse (tantôt réversible, tantôt contestable ; tantôt sidérante, tantôt instrumentalisée) d'actes ou de personnes dites *terroristes*. Dans

cette multiplication fécondes d'éclairages, on notera toutefois l'absence de contribution attachée aux figurations littéraires du suprémacisme blanc. Cette absence redouble involontairement une difficulté déjà prégnante dans les médias à qualifier comme attaques terroristes (et non comme seules tueries) les exactions de l'extrême-droite violente (dont les cas sont pourtant connus – Utoya, Christchurch, Avignon... – et leurs accointances littéraires existantes – de l'usage de la théorie du « grand remplacement » de Renaud Camus à *L'Éloge littéraire d'Anders Breivik* de Richard Millet³).

- 3 La possibilité de penser des effets de reconnaissance entre des époques et des formes de violence radicalement distinctes est au cœur de *Figurer le terroriste* et *Writing Terrorism* (dorénavant abrégés *FT* et *WT*) et semble d'autant plus requise aujourd'hui, à l'heure où la légitimité du recours à la violence armée ne cesse de se poser voire de s'imposer à nous. On peut entre autres choses considérer qu'il n'y a rien d'anodin à ce que l'État français, oscillant depuis une bonne dizaine d'années entre sursauts autoritaires et banalisation de l'état d'urgence post-attentats⁴, vienne tout juste d'accéder, après s'y être refusé pendant plus de quarante ans, aux demandes d'extradition d'anciens brigadiers italiens. Dans le même ordre d'idée, on comprendra aisément pourquoi un juriste comme Raphaël Kempf établit, dans son livre *Ennemis d'État*⁵, un parallèle entre la situation juridique et politique de l'état d'urgence promulgué en France et le vote des lois d'exception dites « scélérates », élaborées dans l'émoi des attentats anarchistes des années 1890.
- 4 Penser les persistances et les solutions de continuité, attester la sensation désagréable d'une histoire qui repasse les plats ou qui au contraire résiste à toute forme d'explication, voilà peut-être ce que la littérature peut exemplairement faire de ces réalités : on pense à Nathalie Quintane, face à ce qu'elle hésite à décrire comme des relents fascisants dans le climat politique de 2016 et 2017 (« En vérité, il faut sans cesse que je lutte contre la mémoire de ce que je n'ai pas vécu, sans cesse que je retienne les rapports qui viennent quand j'entends *gestion des migrants* et *coups de bâton, torture à l'électricité* et *camp de rétention*. Il faut sans cesse diviser la mémoire quand la continuité narrative s'impose à nouveau par le retour de l'Histoire qui n'est jamais partie⁶ »), on pense aussi à Mathieu Riboulet et à ses tentatives pour penser les jeux d'échos entre la violence politique des années de plomb en Europe et les attentats islamistes qui ont plus récemment frappé la France (« On a tout fait depuis [les années 1970], d'abord policièrement, puis judiciairement, puis idéologiquement, pour que cette flambée de violence soit désormais perçue comme résultant de la dérive suicidaire d'exaltés en mal d'absolu, pour occulter la masse des questions, pour la plupart pendantes, que ces mouvements adressaient aux sociétés qui les avaient générés [...] Ma colère vient de ce que cette question est de nouveau posée par des gens dont cette fois tout me sépare [...] »). Les deux auteurs auraient légitimement pu trouver leur place dans ces volumes, couvrant déjà toutefois un vaste domaine de pratiques littéraires francophones comme non-francophones, dans une mise en dialogue de grand intérêt.
- 5 L'hypothèse d'une capacité de la littérature à se saisir du terrorisme pour tour à tour le figurer, le déconstruire ou en penser les persistances et recrudescences semble bien être à l'impulsion de ces deux publications. Il s'agira ici d'en emboîter le pas pour souligner, de manière croisée, les apports de chaque texte à cette hypothèse générale.

Des relations incestueuses entre littérature et terrorisme

6 Les différentes contributions de *Figurer le terroriste* et *Writing terrorism* peuvent être plus précisément distribuées selon les fonctions qu'elles reconnaissent plus ou moins explicitement à la littérature dès lors qu'elle est mise au défi du terrorisme. C'est à tout le moins le pari que cette recension voudrait faire, espérant par-là rendre efficacement compte de ces deux volumes sans en nier l'hétérogénéité.

7 D'emblée, certaines contributions permettent de documenter les affinités fondamentales que l'écriture littéraire aurait avec les attentats et autres pratiques terroristes. L'une des plus cruciales est, à n'en pas douter, la dimension symbolique de ce type de violence ou, pour le dire autrement, la nécessité pour celle-ci d'être relayée par des canaux médiatiques et d'ainsi augmenter sa force d'intimidation et de déstabilisation. Entendons-nous : cette dimension symbolique n'empêche évidemment pas le terrorisme d'être ancré douloureusement dans des corps. Elle rappelle avant tout qu'en tant que mode opératoire visant à déstabiliser un régime, à terroriser un groupe ou une population, l'action terroriste requiert d'être connue et vue, de circuler dans les journaux, sur nos écrans de télévision ou de *smartphone* et dans les salles de crises de nos services de renseignement.

8 Cette dimension « spectaculaire » du terrorisme a souvent été mise en évidence – Guy Debord considérant l'action des Brigades rouges comme un mode d'action enfanté par la société du spectacle même⁸, Uri Eisenzweig affirmant que les attentats de la Belle Époque avaient partie liée avec la démocratisation de la presse au XIX^e siècle⁹ et, plus synthétiquement, encore, l'historienne Isabelle Sommier insistant sur la nécessité pour les terroristes d'« adopter les canons du genre médiatique¹⁰ ».

9 Au fond, c'est cette parenté possiblement honteuse entre littérature, médias de masse et terrorisme¹¹ qu'Aline Marchand (WT) met en lumière lorsqu'elle rappelle les doutes de l'écrivain et rescapé du Bataclan Erwan Larher (« Romancier, te voilà coincé entre le lourd marteau du *kairos* et l'enclume de tes scrupules »), hésitations mises au cœur du *Livre que je ne voulais pas écrire* (2017). Aline Marchand souligne ainsi les stratégies mises en place par l'auteur pour (sur)signifier la littérarité de sa démarche et conjurer la possibilité d'une réception de son texte comme celle d'un seul témoignage sensationnaliste.

10 Dans « Le peintre et le terroriste : monstres et mues médiatiques », Ninon Chavoz (FT) met également ces enjeux de visibilité au cœur de sa démonstration, rappelant cette citation du philosophe et écrivain Boris Groys :

Les terroristes et les écrivains sont des rivaux – et, comme le souligne DeLillo, aujourd'hui, l'écrivain est battu à plates coutures, parce que les médias contemporains utilisent les actes des terroristes pour créer un récit puissant, avec lequel aucun écrivain ne peut rivaliser¹².

11 Dépassant la seule rivalité entre littérature et terrorisme, les œuvres étudiées par Chavoz (une performance de l'artiste Hassan Musa, un roman d'Ousmane Diara, un petit texte de Mathias Enard) chercheraient à proposer « un contre-modèle visuel » (FT, p. 245) à la fascination exercée par le terrorisme. Si celles-ci explicitent le caractère spectaculaire du terrorisme, d'autres partent de ce principe pour en quelque sorte le conjurer et empêcher la littérature de redoubler le geste spectaculaire et terroriste : ainsi en est-il, selon Cécile Chatelet (WT), du traitement réservé par Virginie Despentes

aux attentats de 2015 dans sa trilogie *Vernon Subutex*, où l'autrice prend soin de se tenir à distance de toute représentation sanglante des attaques, davantage présentes dans les craintes et souvenirs des personnages, avant d'être fictionnalisés à travers un attentat qui en latéralise les signes distinctifs (attentat non religieux, fomenté par une femme, puisant davantage aux sources du polar que de l'imaginaire du *djihad*, etc.).

¹² Le caractère symbolique du terrorisme (qui ne masque à aucun moment ses aspects matériels et incarnés), est aussi révélé à partir d'autres points de départ que celui d'une ressemblance ou d'une rivalité entre écrivains et poseurs de bombes. Ainsi, Florian Alix (FT) complique à sa manière cette relation à partir d'une hypothèse plus dialectique : non seulement le terrorisme tente de détruire la culture (en tant qu'ensemble de symboles légitimes mais aussi en tant que mode de vie et de pensée) tout en étant forcé d'utiliser son langage, mais en plus la culture qui le prend pour objet de réflexion (en l'occurrence, ici : trois romans d'espionnage à la frontière entre culture de masse et culture légitime) est à sa façon sommée de réfléchir à la terreur et à la domination qu'elle exerce à son tour.

¹³ Enfin, les parentés symboliques entre terrorisme et littérature peuvent dans d'autres cas servir de miroir déformant à une littérature soucieuse de sa propre action sur le monde. Eisenzweig (dont on pourra regretter qu'il ne soit pas abordé dans ces deux volumes) faisait cette hypothèse pour la littérature de la fin du XIX^e siècle : si les attentats anarchistes des années 1892-1894 ont tant fasciné les écrivains de l'époque, c'est aussi pour le modèle qu'offrent ces attentats à une production littéraire elle-même en doute sur les capacités représentatives du langage (crise de foi, d'un côté, dans le modèle de la démocratie représentative pour les anarchistes ; crise de foi, de l'autre, dans la transitivité du langage pour les symbolistes). Ainsi, le schéma de la « propagande par le fait » (ce *faire* qui est un *dire*) inverserait et fascinerait durablement des auteurs désireux de repenser les conditions de performativité de la littérature (ce *dire* qui serait un *faire*). C'est en quelque sorte sous cet angle de vue qu'Antoine Volodine, tout en soulignant dans *Lisbonne dernière marge* les failles de la lutte armée d'un groupuscule qui rappelle la RAF, se sert aussi du terrorisme pour penser le modèle d'une littérature « offensive » (FT, p. 227). Le roman se concentre en effet surtout sur une terroriste en cavale qui perpétue clandestinement la mémoire de la lutte par l'écriture. Comme le montre Cécile Chatelet, le fantasme d'une littérature terroriste prend alors moins les atours d'une action explosive que de stratégies souterraines pour déjouer une réalité « truquée » (FT, p. 228).

¹⁴ Si le terrorisme tend donc à la littérature un miroir en forçant sa lucidité quant à son caractère médiatique, à la violence qu'elle exerce ou encore aux fantasmes d'opérativité qu'elle nourrit, il lui offre aussi, plus généralement, une réalité complexe sur laquelle elle prétend bien avoir quelque chose à dire. Quelle est la force spécifiquement littéraire de la littérature dès lors qu'elle prend le terrorisme pour objet ? Ici encore, la force de ces deux publications collectives est de ne pas répondre d'une seule voix à cette question.

Distribuer les positions

¹⁵ Juste après l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl, le philosophe Günther Anders avait défrayé la chronique en justifiant le recours à la violence qu'une population mise en danger (et, de ce fait, mise en état de légitime défense) pourrait

judicieusement exercer contre un État qui la menace par une politique nucléaire jugée irresponsable¹³. Peu de temps après, les réactions d'écrivains, de journalistes, de politiciens, ou de scientifiques s'étant multipliées, Anders réaffirmait nettement cette position (« [...] je déclare avec douleur mais détermination que nous n'hésiterons pas à tuer les hommes qui, par manque d'imagination ou de cœur, n'hésitent pas à mettre l'humanité en danger et à se rendre ainsi coupables d'un crime contre elle ») tout en reconnaissant la gravité et la pénibilité de cette situation (« Ceux qui m'obligent à briser le tabou du meurtre peuvent être certains que je ne leur pardonnerai jamais¹⁴ »).

16 Bien que non traité dans l'ouvrage et la revue ici recensés, ce cas a ceci d'intéressant qu'il dévoile à quel point les prises de position d'intellectuel·le·s à l'égard de la violence sont clivantes. Dans le cas d'Anders, celle-ci ne semble toutefois répondre à aucune injonction à trancher publiquement un quelconque dilemme, ce qui diffère de la situation d'écrivains sommés de réagir à chaud à un évènement dans lequel ils sont davantage embarqués, comme dans les cas d'Albert Camus pendant la guerre d'Algérie, des poètes et révolutionnaires Sonny Rupaire ou Elie Stephenson pendant les luttes anticoloniales en Guadeloupe et en Guyane, à certains égards, de Salman Rushdie à l'heure où la globalisation dont il a parfois chanté les louanges étend la portée des actions terroristes.

17 Dans la lecture qu'il fait de l'œuvre de Camus, Jeanyves Guérin (FT) montre comment la façon dont l'auteur a toujours condamné le terrorisme (y compris celui du FLN) s'appuie *grossio modo* sur un argumentaire inchangé, depuis *Les Justes* (précisément traduit par *Die terroriste* en afrikaans) jusqu'aux nombreux articles qu'il a publiés à propos de l'Algérie dans lesquels il renvoie dos à dos l'action terroriste et sa répression. Pour Camus, aucune fin ne justifie la mort de civils innocents et il s'agit de refuser les indignations sélectives ou le tri entre les bonnes et les mauvaises victimes. Cette intransigeance camusienne, Guérin fait le pari qu'elle permet à la fois d'éclairer le terrorisme européen des années 1970 et le terrorisme global des années 2000, ne serait-ce que par sa capacité à pointer un écart entre les actions violentes et les intérêts réels des masses qu'elles prétendent servir et par sa perspicacité quant à la pente « logique » de certaines stratégies politiques. La position, relativement inchangée, elle aussi, de Mohammed Dib à propos des attentats d'Alger est quant à elle commentée par Louiza Kadari, étudiant les variations entre deux nouvelles de l'auteur publiées à près de trente ans d'intervalle (FT).

18 Loin de cet inflexible pacifisme, les autrices et auteurs auxquels s'intéressent Tina Harpin (FT) sont pris dans le contexte de la lutte anticolonialiste dans les Antilles et en Guyane et dans certains cas soutiennent ou ont soutenu la lutte armée. Mais dans leurs textes, cet usage de la violence relève ou du non-dit ou de la suggestion, à l'instar des poèmes de Sonny Rupaire (« Le soleil doucement aiguise ses poignards ») ou d'Elie Stephenson (« Comme un aigle impassible, Un Seul Noir (à part moi), regardait fixement entre nous quelques blancs [...] Nous nous mêmes en marche, Sans pardon, Sans merci ») qui donnent à entendre une véritable poésie insurrectionnelle et déconstruisent, sans tomber dans le manifeste ou la littérature à thèse, la fiction des Antilles déjà pointée par Fanon, selon laquelle « pour l'Antillais, il n'y a pas de problème¹⁵ ».

19 C'est la même gestion d'une distance réglée à la violence qui se joue (toute proportion gardée, puisque le contexte est nettement différent) dans les œuvres de Salman Rushdie, ou à tout le moins dans celles sur lesquelles se concentre l'analyse de Chloé

Chaudet (FT). La chercheuse montre en effet comment, dans les romans de Rushdie, la figure du terroriste permet à l'auteur d'exorciser les tensions de sa propre hybridité culturelle, moins vécue comme un signe de mixité heureuse qu'à la façon d'une contradiction indépassable.

20 Ainsi, en tant que sujet d'écriture, les réalités terroristes et les formes de légitimation ou de condamnation de la violence qu'elles impliquent bien souvent ont d'abord pour effet de distribuer les positions des écrivains qui les côtoient, les vivent ou les expérimentent. Mais face au terrorisme, à sa force de sidération et à sa complexité, la littérature est aussi mobilisée pour ses fonctions cognitives : pour sa capacité d'élucidation du phénomène comme pour sa propension à en attester l'opacité .

Expliquer, justifier, dés-expertiser

21 Dans la période qui sépare, en France, les révoltes de banlieues de 2005 et les attentats du 13 novembre, on a vu resurgir tout un argumentaire accusant les sciences humaines d'entretenir maladroitement, sinon dangereusement, une « culture de l'excuse » (Manuel Valls, refusant par exemple d'expliquer le *djihadisme* sous prétexte que cela impliquerait de « déjà vouloir un peu l'excuser¹⁶ »). L'enjeu est, toute proportion gardée, le même pour la littérature, et plus particulièrement pour les écrivains d'origine maghrébine qui se sont intéressés au sujet. Tristan Leperlier rappelle très judicieusement ce contexte et montre comment il informe les œuvres respectives de Dounia Bouar, Rachid Benzine, Fouad Laroui et Yasmina Khadra qui selon lui « cherchent d'autant moins à “excuser” les djihadistes qu'ils pourraient tomber sous le coup (au moins moral) d'une apologie du terrorisme » (WT, p. 441). Ces textes formulent ainsi une dénonciation du *djihadisme* par le contre-modèle d'un parcours initiatique servant d'expérience cathartique au lecteur, avec unsens duF consensus, mais aussi avec une expertise sur ces réalités – Bouzar et Benzine sont des universitaires spécialistes de la question islamiste – dont ne peuvent se prévaloir les romans soi-disant incorrects ou sulfureux d'un Salim Bachi ou d'un Boualem Sansal au même moment.

22 C'est pour prendre à bras le corps l'impossibilité d'une expertise scientifique sur le terrorisme que le philosophe et écrivain allemand Hans Magnus Enzensberger aurait écrit son petit essai *Le Perdant radical* (2006), qu'on peut lire comme « un acte de résistance au paradigme explicatif » (FT, p. 113) voire comme un « plaidoyer, en acte, contre l'explication, et pour la création littéraire » (*ibid.*). Cette hypothèse théorique puissante, Grégory Cormann et Jeremy Hamers l'étayent en montrant comment le texte d'Enzensberger est en réalité tissé de références philosophiques et littéraires (Adorno, Arendt, Fanon, Mauss, Mannoni, Barthes...) et fonctionne moins comme un manifeste polémique (ce qui lui a été reproché et lui a valu son lot d'incompréhensions) qu'à la manière d'un espace de mise en crise de certains mythes de la gauche intellectuelle (Enzensberger multipliant les liens entre l'amok islamiste et lui-même, philosophe et écrivain, inscrit dans une histoire européenne où le projet révolutionnaire a échoué et alimenté à sa façon la violence politique).

23 Dans une perspective politique tout à fait opposée, le roman *Soldat d'Allah*, de Christian Authier, prouve que la déploration du terrorisme peut aussi venir en appui de thèses réactionnaires qui ne pleurent pas sur une laïcité dévoyée mais au contraire font du terrorisme le symptôme d'une perte de toute forme de grandeur et de transcendance.

Chez Authier, que commente ici Marie Sorel (FT), les terroristes seraient plutôt les petits-fils d'une France contemporaine sans héroïsme – et l'on devine, grâce à la chercheuse et à rebours de l'imaginaire d'intellectuels de gauche complices du *djihadisme*, combien certaines pensées réactionnaires voire fascisantes peuvent trouver d'étranges objets d'intérêt parmi les petits soldats de Dieu.

24 Si elle n'entend pas « expliquer » le phénomène terroriste, la littérature est toutefois le plus souvent reconnue (par celles et ceux qui l'écrivent et/ou qui l'étudient ici) pour sa force d'élucidation, de figuration voire d'anticipation de celui-ci. L'un des arguments qui ressort de plusieurs contributions consiste en effet à faire valoir que la littérature permettrait ou faire comprendre le point de vue des protagonistes terroristes en désamorçant toute identification possible à leur égard (Lisa Romain observe ces jeux d'élucidation dans les romans de Yasmina Khadra et Boualem Sansal), ou de restituer aux victimes leur singularité niée dans l'attentat (ce que défend Laurent Mauvignier, dans un entretien ici republié ; WT).

25 Cette force de frappe cognitive de la littérature est bien mise en avant dans l'article de Christina Horvath. La chercheuse va jusqu'à parier sur le coup d'avance de certains romans dits de banlieues publiés au début des années 2000 (*Allah superstar* d'Y. B., *Cités à comparaître* de Krim Amellal et *Dit violent* de Mohamed Razane), capables selon elle d'avoir pronostiqué, bien avant l'existence de l'État islamique et des attentats de 2015, « l'émergence d'un terrorisme domestique » (FT, p. 195).

26 Plus qu'à l'exploration empathique du protagoniste terroriste par les propriétés de la narration fictionnelle à la troisième personne ou qu'à la préfiguration de ses métamorphoses à venir, c'est à la construction de véritables contre-récits que se dédient d'autres textes ici étudiés. Ainsi, Crystel Poinçonnat s'intéresse à des romans (*Zitoun* de Dave Eggers, *The Reluctant Fundamentalist* de Mohsin Hamid et *Home Boy* de H. M. Naqvi) qui déconstruisent « l'image du terroriste telle qu'elle a été diffusée par les séries, films et romans d'espionnage post-11 Septembre » (FT, p. 90), de sorte qu'ils fonctionnent à la manière d'opérations de « *writing back* », cherchant moins à construire ou à enrichir le panel de représentations possibles qu'à déconstruire les représentations circulant à flux tendu dans les médias dominants. Les œuvres étudiées par Chloé Tartarez (FT), dont l'analyse s'appuie sur le concept de « figure » tel que défini par Bertrand Gervais, fonctionnent de manière similaire, en mettant en scène à la fois des terroristes présumés réduits à l'état de boucs émissaires et des terroristes réels isolés et souffrants.

Suturer, relier, rassurer

27 Un autre plan sur lequel les littératures ayant trait au terrorisme entendent agir est celui du *soin*. La question est soulevée avec une acuité particulière dans la livraison de *French and Francophone Studies*. Le roman *Le Lambeau* de Philippe Lançon, récit autobiographique dans lequel le chroniqueur de *Charlie Hebdo* raconte sa reconstruction psychique et physique après l'attaque terroriste à laquelle il a survécu, connaît dans cette perspective plusieurs traitements intéressants : déjà, parce que l'auteur accorde un entretien à Eglantine Colon dans lequel il s'oppose à toute lecture réparatrice de son texte (« Je ne crois pas à la fonction “thérapeutique” de la littérature – du moins, pour celui qui écrit ; et, pour ce qui me concerne, je ne lis jamais pour me “guérir” de quoi que ce soit ») (WT, p. 506), ensuite parce que le même texte fait l'objet d'une analyse

serrée de Catherine Brun qui, lisant parallèlement *Le Livre que je ne voulais pas écrire* d'Erwan Larher, en conclut qu'y œuvre avant tout « une poétique de la suture » (WT, p. 415) qui n'abolit pas les cicatrices et ne réduit pas les fractures, mais maintient le décalage entre ce qui est définitivement abîmé ou mort et ce qui survit.

²⁸ La contribution de Cécile Rabot complète bien ces deux lectures du *Lambeau*, puisqu'il s'agit cette fois moins de s'intéresser au discours d'escorte de l'auteur ou à la poétique de son texte qu'aux usages qu'en ont fait les lectrices et lecteurs. L'analyse de 274 critiques publiées à propos de ce récit sur *Babelio* dans les deux ans qui ont suivi sa publication (avril 2018-avril 2020) conduit la sociologue à cartographier divers modes de lecture du texte, allant de la lecture mémorielle de témoignage à celle, hagiographique, d'un récit de vie exemplaire, en passant par la recherche d'une expérience émotionnelle intense ou, enfin, par un désir cathartique voire réparateur. Rabot en conclut que la dimension éthique de l'œuvre tient moins à sa démonstration, à son contenu, qu'à l'expérience qu'elle offre aux lectrices et lecteurs.

²⁹ À l'inverse de ces perspectives qui relativisent ou latéralisent l'imaginaire d'une littérature qui soigne, Cynthia Laborde lit les bandes dessinées de Catherine Bertrand (*Les Chroniques d'une survivante*) et de Fred Dewilde (*La Morsure*), tous deux rescapés du Bataclan, dans une optique expressément psychologisante, considérant ces deux œuvres comme autant de recherches d'une reconnaissance sociale jugée nécessaire à la guérison.

³⁰ Mais la réparation, la guérison ou l'apaisement peuvent aussi être explicitement poursuivis par certaines démarches artistiques, en particulier lorsque celles-ci ont prétention à s'adresser à la « jeunesse » au lendemain des attentats. Lisa Romain et Marie Sorel montrent ainsi qu'une partie de la littérature de jeunesse (*Les Cahiers d'Esther* de Riad Sattouf, *Sauveur et fils* de Marie-Aude Murail, *Quelques minutes de silence* de Philippe Gauthier, *Paris est tout petit* de Maïté Bernard) s'est attachée à éviter les accents civilisateurs qu'avait pris l'État au moment d'organiser des minutes de silence dans les établissements scolaires (commémorations transformées en autant d'occasions de suspecter les incivilités voire les désirs séparatistes des collégiens et lycéens). Contre cela, ces romans et bandes dessinées auraient plutôt cherché à apaiser ou à rassurer la jeunesse en mettant en scène l'École post-attentats (ses fragilités, ses erreurs, sa quotidienneté bizarrement retrouvée) sans s'ériger non plus en adjutants de l'Éducation nationale. « Comme un lointain écho à la loi de protection de la jeunesse de juillet 1949, ils [les autrices et auteurs du corpus] choisissent de rassurer les jeunes et, ce faisant, établissent avec l'École un partenariat plus ou moins volontaire » (WT, p. 451), observent Romain et Sorel.

³¹ Cet usage de la littérature jeunesse devient une véritable « politique du réconfort » lorsqu'au même moment la ministre de l'Éducation nationale Najat Vallaud-Belkacem commande une chanson qui servira de support pédagogique dans les écoles françaises : il s'agit d'« Un automne à Paris », interprétée par Louane, composée par Ibrahim Maalouf et dont les paroles ont été écrites par l'académicien Amin Maalouf. Ce cas est rapidement évoqué par Cécile Prévost-Thomas dans un article qui étudie une vingtaine de chansons écrites à propos des attentats de Paris (avec des interprètes allant de Cali, Jeanne Cherhal et Miossec à Bernard Lavilliers ou Damien Saez) – on regrettera toutefois que ce seul cas n'ait pas fait l'objet de l'analyse conséquente qu'il appelle.

Faire texte

32 Enfin, d'autres œuvres (ou à tout le moins : d'autres analyses d'œuvres reprises dans ces deux publications) sont particulièrement soucieuses d'agir sur la réalité terroriste avec des moyens proprement textuels : ceux de la langue, bien sûr, mais aussi ceux qu'offrent ou la circulation d'un objet éditorial, ou la volatilité d'écrits ordinaires (indépendants de tout circuit du livre).

33 Les deux contributions d'Olivier Penot-Lacassagne proposent des cas d'études intéressants de ce point de vue : le texte *Etxemendi* (1990), de Forence Delay, traite de la cause basque en usant d'un bilinguisme forçant la lectrice ou le lecteur à mesurer à quel point dans ces régions « tout a deux noms ». Loin de vouloir restituer la réalité dans une supposée couleur locale, le choix de l'autrice insiste surtout sur l'existence d'intraduisibles (et donc de résistances à *même la langue*) et rappelle le conflit des langues qui se joue sur ces territoires – Penot-Lacassagne rappelle d'ailleurs utilement un commentaire de Sartre sur le procès de Burgos où l'État français et sa langue ont ouvertement exercé une domination quasi coloniale sur les accusés¹⁷. À propos d'une tout autre réalité, Penot-Lacassagne commente dans un second article des romans liés aux attentats de novembre 2015, parmi lesquels un court texte de Pierre Terzian intitulé *Il paraît que nous sommes en guerre*. Le texte est morcelé, composé de petites phrases courtes et en apparence simples, qui rendent poreux le « vous » et le « nous » et mélangent la recherche de réponses propres et de lieux communs issus de la parole dominante (« Êtes-vous de vrais Barbares ? [...] Êtes-vous le Mal absolu ? Ici nous revendiquons un bon 80% du Mal Absolu mondial [...] On me dit que nous sommes en guerre. Vous et moi ? Le sommes-nous ? »). Ici, c'est moins le bilinguisme que les jeux sur les formules préfabriquées qui font l'efficacité (du moins supposée) du texte.

34 Mais la textualité ne passe pas seulement par la langue : dans le cas d'un texte publié, elle assemble aussi des éditeurs, des relecteurs et des lecteurs voire... des censeurs. L'analyse que donne Claire Gallien de plusieurs textes publiés par des personnes incarcérées à Guantanamo est sur ce point admirable. La chercheuse étudie trois textes : un récit de première main (*Guantanamo Diary* de Mahamedou Ould Slahi), un montage de documents officiels accompagnés d'un roman (le projet *How To Do Things With(out) Words* de Joshua Craze) et une anthologie de poèmes de détenus (*Poems From Guantánamo. The Detainees Speak*). Parce que ces textes ont été dans certains cas traduits par des traducteurs mandatés par l'État américain, parce qu'ils ont parfois fait l'objet d'une destruction des originaux, parce qu'ils ont été caviardés ou publiés agrémentés de bandeaux noirs masquant certains passages (et modifiant de ce fait la lecture et le travail d'interprétation), ils ont tous, chacun à leur manière, permis de visibiliser la terreur exercée par l'État américain. Gallien en déduit ironiquement que « les autorités américaines ont sans doute eu raison de présumer que la littérature peut constituer une "menace pour la sécurité de la nation" qui doit être éliminée ou censurée en vue d'une circulation auprès du public » (FT, p. 63). Ici, c'est donc la spécificité du livre imprimé, avec les chaînes d'actrices et d'acteurs qu'il mobilise et les relations qu'il entretient avec l'ordre juridique qui le rend capable d'une opération de dévoilement tout à fait singulière.

35 Enfin, c'est encore la matérialité de l'écrit qui explique qu'il ait été massivement choisi par la population pour exprimer son émotion dans de petits ex-votos érigés sur les lieux des attentats de novembre 2015. Béatrice Fraenkel avait étudié ces inscriptions

urbaines laissées dans les rues de New York dans les semaines qui avaient suivi le 11-Septembre¹⁸. On doit ici à Elara Bertho, Xavier Garnier, Aline Marchand et Martin Mégevand d'entreprendre un travail semblable pour les inscriptions parisiennes (archivées et numérisées par la Ville de Paris), si ce n'est qu'à la différence de l'anthropologue, les quatre chercheuses et chercheurs en études littéraires entendent moins mettre au jour une scribeur collectif qu'insister sur un ensemble de singularités écrivantes, mobilisant divers motifs (la Marianne éplorée, Paris connectée au reste du monde) et arguments (le refus de transiger sur un mode de vie fait de musique et de fête, le très repris « *fluctuat nec mergitur* ») et capables d'entrer en discussion voire en conflit (à une remarque raciste et haineuse, d'autres petits mots viennent répondre « *I come from bougnoulie, these are my origins, I am also French. Proud of my double culture. Long live France* », « *Let's hope that horror does not give way to stupidity* »).

Un *pharmakon* littéraire ?

³⁶ Pour conclure et inviter à lire ces deux publications collectives qui permettent de penser les figurations littéraires du terrorisme selon des prismes de lecture hétérogènes, on reprendra les mots de Marc Crépon, dont le texte ouvre le numéro de la *Contemporary French & Francophone Studies*. Il résume en quelques pages admirables de clarté et d'intelligence les enjeux philosophiques soulevés par le terrorisme. Commentant une discussion entre Derrida et Habermas dans les semaines suivants les attentats du 11 septembre 2001, Crépon déplie pour nous la « logique auto-immunitaire » (le mot est de Derrida) du terrorisme, à savoir son origine indigène au système qu'il entend détruire (d'où l'absurdité, pour Crépon, de la menace de la déchéance de nationalité, « comme s'il n'y avait rien de plus urgent, d'un point de vue symbolique, que de faire de ses ennemis *intérieurs* [...] des ennemis *extérieurs* », WT, p. 381), mais aussi sa propension à susciter des réflexes autoritaires qui en réalité affaiblissent la société tout entière – la guerre contre le terrorisme et ses dérives répressives régénérant le plus souvent les causes de ce qu'elle entend éradiquer.

³⁷ À lire les contributions rassemblées dans *Figurer le terroriste* et *Writing Terrorism*, on aimerait croire que la littérature puisse servir à renforcer nos défenses immunitaires collectives, à la fois contre la violence la plus sidérante et contre sa répression étatique la plus absurde. Mais l'on mesure aussi combien le choix du mode d'opération de celle-ci demeure vaste : du baume réparateur au poison à dose homéopathique, de l'empathie roborative à l'injection quasi hypodermique de textes dans l'espace public. À chaque lectrice ou lecteur, à chaque situation, à chaque usage... son *pharmakon* ?

NOTES

1. Ainsi en est-il de : Élara Bertho, Cécile Châtelet, Chloé Chaudet, Xavier Garnier, Julien Hage, Louiza Kadari, Tristan Leperlier, Aline Marchand, Martin Megevand, Olivier Penot-Lacassagne, Cécile Prévost-Thomas, Cécile Rabot, Lisa Romain et Marie Sorel.

2. Jean Baudrillard et Jacques Derrida, *Pourquoi la guerre aujourd’hui ?*, Paris, Lignes, 2015, p. 50-51.
3. Sur le cas Millet, voir ce qu’en dit Jérôme Meizoz : « Millet définit la littérature comme une force dérangeante, un geste souverain outrepassant les limites du conformisme social. Selon lui, “le Système” veut sa perte car celui-ci ne tolère pas les vérités mises au jour dans la perfection de sa forme. Prenant appui sur le fait que Breivik s’est présenté comme “écrivain” à son procès, en référence à son manifeste “2083” publié le jour de l’attentat, Millet élargit sa réflexion au pouvoir de la littérature. Ainsi envisage-t-il l’acte de Breivik du seul point de vue de sa qualité formelle : il traite de l’“extermination comme motif littéraire” à l’exemple de Cioran et d’André Breton, pour qui le tir au revolver dans la foule constituait l’acte surréaliste par excellence. » Jérôme Meizoz, *La Littérature en personne*, Genève, Slatkine, 2016, p. 93.
4. Sur ce sujet, voir notamment Vanessa Codaccioni, *Répression. L’État face aux contestations politiques*, Paris, Textuel, « Petite encyclopédie critique », 2019.
5. Raphaël Kempf, *Ennemis d’État. Les lois scélérates, des anarchistes aux terroristes*, Paris, La Fabrique, 2019.
6. Nathalie Quintane, *Un œil en moins*, Paris, P.O.L, 2018, p. 135.
7. Patrick Boucheron et Mathieu Riboulet, *Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Lagrasse, Verdier, 2015, p. 45-46.
8. Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle* [1988] repris dans Guy Debord, *Œuvres*, édité par Jean-Louis Rançon et préfacé par Vincent Kaufmann, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2006, section VIII-XI, p. 1607 et sq.
9. Uri Eisenzweig, *Fictions de l’anarchisme*, Paris, Christian Bourgois, 2001.
10. Isabelle Sommier, *Le Terrorisme*, Paris, Flammarion, 2000, p. 20-21, cité par Cécile Chatelet, *WT*, p. 432.
11. On se permet de renvoyer ici à un article consacré à ces parentés telles que traitées à partir d’un petit corpus allant de Camille de Toledo à Éric Reinhardt, en passant par Patrick Bouvet, Bernard Noël ou encore Hugues Jallon. Voir Justine Huppe, « “Nous tournoyons dans la nuit et nous voilà consumés par son feu” : portraits littéraires du terroriste en rejeton du Spectacle », *Alternative francophone*, n°11, 2017, URL : <https://journals.library.ualberta.ca/af/index.php/af/article/view/29328>.
12. Boris Groys, *Art Power*, Cambridge, MIT Press, 2008, p. 123, cité et traduit par Ninon Chavoz (FT, p. 243).
13. Günther Anders, « Sur “l’état d’urgence et la légitime défense” », entretien avec Manfred Bissinger, *Natur*, 1986.
14. Ces deux citations proviennent d’un autre texte d’Anders, « Une contestation non-violente est-elle suffisante ? » (1986), texte également repris, assorti des réactions suscitées par cette prise de position dans *La Violence : oui ou non. Une discussion nécessaire*, traduit de l’allemand par Christophe David, avec les contributions d’Elsa Petit et de Guillaume Plas, Paris, Fario, 2014 [*Gewalt - Jo oder Nein. Eine notwendige Diskussion*, Droemersche Verlagsanstalt, 1987].
15. Frantz Fanon, « Le sang coule aux Antilles sous la domination française » (1960), dans *Pour la révolution africaine. Écrits politiques*, Paris, La Découverte, 2006, p. 187.
16. L’épisode fait l’objet d’un commentaire par Sarah Al-Matary dans *La Haine des clercs. L’anti-intellectualisme en France*, Paris, Seuil, 2019, p. 290-291. À l’époque, cette attaque contre les sciences humaines avait fait réagir plusieurs actrices et acteurs de la discipline sociologique, parmi lesquels Bernard Lahire dans *Pour la sociologie. Et pour en finir avec une prétendue « culture de l’excuse »*, Paris, La Découverte, 2016. On sait aujourd’hui que cette attaque contre la dignité des sciences humaines sera suivie de bien d’autres – on pense notamment à la façon dont l’actuel gouvernement français a repris un vocabulaire réactionnaire et dans certains cas forgés par l’extrême-droite pour juger, au lendemain de l’assassinat de Samuel Paty, les universitaires responsables de l’entretien de « désirs séparatistes ».

17. « Le procès-verbal officiel note à ce propos que les accusés ont tenu des propos inintelligibles dans une langue “qui paraissait être du basque”. Merveilleux euphémisme : les juges n'y entendaient goutte mais savaient pertinemment de quoi il s'agissait ; pour éviter de paraître s'apercevoir que la nation de Vasconia avait envahi le prétoire, ils ont réduit le basque à n'être qu'une langue *probable*, si parfaitement obscure qu'on ne sait jamais si l'interlocuteur la parle vraiment ou s'il ne prononce pas des vocables dépourvus de sens », voir Jean-Paul Sartre, « Préface », dans Gisèle Halimi, *Le Procès de Burgos*, Paris, Gallimard, « Témoins », 1971, p. xix.

18. Béatrice Fraenkel, *Les Écrits de septembre*, New York 2001, Paris, Textuel, 2002.

INDEX

Keywords: Littérature et politique, terrorisme, répression

AUTHOR

JUSTINE HUPPE

Université de Liège